

Nous qui n'étions rien

Madeline Thien

Numéro 74, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89678ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thien, M. (2018). Nous qui n'étions rien. *L'Inconvénient*, (74), 57–58.

NOUS QUI N'ÉTIIONS RIEN

Madeleine Thien

Dans une traduction signée Catherine Leroux, les éditions Alto font paraître cet automne *Nous qui n'étions rien* de la romancière canadienne Madeleine Thien. Salué par la critique, *Do Not Say We Have Nothing* a remporté en 2016 le prix Giller et le Prix du Gouverneur général en plus d'avoir été finaliste au prix Man Booker.

En un an, mon père nous a quittées deux fois. La première pour mettre fin à son mariage, la seconde en s'enlevant la vie. Cette année-là, en 1989, ma mère est allée à Hong Kong pour enterrer mon père dans un cimetière près de la frontière chinoise. Puis, effondrée, elle s'est empressée de rentrer à Vancouver, où j'étais restée seule. J'avais dix ans.

Voici ce dont je me souviens :

Mon père a un visage beau et sans âge ; c'est un homme bon mais mélancolique. Il porte des lunettes à monture invisible ; ses verres semblent flotter devant lui comme de très fins rideaux. Ses yeux, brun foncé, sont prudents et incertains ; il n'a que trente-neuf ans. Mon père s'appelle Jiang Kai et il est né dans un petit village en bordure de Changsha. Plus tard, quand j'ai su qu'il avait été un pianiste célèbre en Chine, j'ai pensé à la manière dont ses doigts tapotaient la table de cuisine et parcouraient les comptoirs et les doux bras de ma mère jusqu'au bout de ses mains, ce qui la rendait folle de rage, et moi, de joie. C'est lui qui m'a donné mon nom chinois, Jian Li-ling, et mon nom anglais, Marie Jiang. Je n'étais qu'une enfant quand il est mort, et les rares souvenirs que je possédais, si fragmentaires et imprécis fussent-ils, étaient tout ce que j'avais de lui. Je ne m'en suis jamais départie.

Pendant ma vingtaine, au cours des années difficiles qui

ont suivi la mort de ma mère, j'ai consacré ma vie à l'observation des nombres, aux conjectures, à la logique et aux preuves, les outils dont nous, mathématiciens, disposons pour interpréter mais aussi décrire le monde. Depuis dix ans, je suis professeure à l'Université Simon Fraser, au Canada. Les nombres m'ont permis d'aller et venir entre l'incroyablement grand et le magnifiquement petit, de mener une existence loin de mes parents, de leurs histoires et rêves insatisfaits ainsi que des miens – c'est du moins ce que je croyais alors.

Il y a quelques années, en 2010, je marchais dans le quartier chinois de Vancouver lorsque je suis passée devant une boutique où on vendait des DVD. Je me souviens qu'il tombait des cordes et que les trottoirs étaient déserts. De la musique de concert s'échappait de deux énormes haut-parleurs devant le commerce. Je connaissais la musique, la *Sonate pour piano et violon n° 4* de Bach. Elle m'a happée avec la même fermeté que si quelqu'un m'avait tirée par la main. Le contrepoint, qui retenait ensemble le compositeur, les musiciens et même le silence, la musique, avec ses vagues tourbillonnantes de douleur et d'extase, tout était exactement comme dans mon souvenir.

Étourdie, je me suis appuyée contre la vitre.

Puis, soudain, j'étais en voiture avec mon père. J'enten-

dais les flaques d'eau gicler contre les pneus et mon père fredonner. Il était tellement vivant, tellement aimé que l'incompréhensibilité de son suicide m'a dévastée une fois de plus. À ce moment, mon père était mort depuis deux décennies, et jamais un souvenir d'une telle pureté ne m'était venu. J'avais trente et un ans.

Je suis entrée dans la boutique. Le pianiste, Glenn Gould, est apparu sur un écran plat : lui et Yehudi Menuhin interprétaient la sonate de Bach que j'avais reconnue. Vêtu d'un habit sombre, Glenn Gould était penché sur le piano ; les motifs qu'il entendait dépassaient largement les limites de la perception du commun des mortels, et il m'était... si familier, comme une langue, un monde entier que j'aurais oubliés.

En 1989, pour ma mère et moi, la vie était devenue une série de routines nécessaires : le travail et l'école, la télévision, les repas, le sommeil. Le premier départ de mon père était survenu alors que des événements historiques avaient lieu en Chine, événements que ma mère suivait de manière obsessionnelle sur CNN. Je lui demandais qui étaient ces manifestants, et elle répondait que c'étaient des étudiants et des gens ordinaires. Je lui demandais si mon père était là et elle disait : « Non, c'est la place Tian'anmen, à Beijing. » Les manifestations, qui avaient attiré plus d'un million de citoyens chinois dans les rues, avaient commencé en avril, alors que mon père vivait encore avec nous, et elles s'étaient poursuivies après sa disparition à Hong Kong. Puis, le 4 juin et pendant les jours qui ont suivi le massacre, ma mère a pleuré. Je la regardais, soir après soir. Ba avait fui la Chine en 1978 et il n'avait pas le droit d'y retourner. Mais mon incompréhension se rattachait aux choses que je pouvais voir : ces images chaotiques et effrayantes de gens et de tanks, et ma mère devant l'écran.

Cet été-là, comme dans un rêve, j'ai continué mes leçons de calligraphie au centre culturel local. Avec un pinceau et de l'encre, je recopiais de la poésie chinoise, un vers après l'autre. Mais les mots que je savais reconnaître – *grand, petit, fille, lune, ciel* (大, 小, 女, 月, 天) – étaient rares. Mon père parlait le mandarin et ma mère, le cantonais, mais je ne maîtrisais que l'anglais. Au départ, le casse-tête de la langue chinoise m'était apparu comme un jeu, un plaisir, mais mon incapacité à comprendre avait commencé à me déranger. Encore et encore, je traçais des caractères que je n'arrivais pas à déchiffrer ; je les dessinais de plus en plus gros, jusqu'à ce que l'excédent d'encre traverse le fin papier et le déchire. Je m'en fichais. J'ai cessé d'y aller.

En octobre, deux policiers se sont présentés à notre porte. Ils ont informé ma mère que Ba était mort, et que le bureau du coroner de Hong Kong s'occuperait du dossier. Ils ont dit que sa mort était un suicide. Alors le silence (*qù*) est devenu une personne à part entière, une personne qui vivait dans notre maison. Il dormait dans le placard avec les chemises, pantalons et chaussures de mon père, et protégeait ses partitions de Beethoven, Prokofiev et Chostakovitch, ses chapeaux, son fauteuil et sa tasse spéciale. Le silence (闕) s'installait dans nos esprits et s'agitait comme un océan à l'intérieur de ma mère et moi. Cet hiver-là, Vancouver était encore plus gris et humide que d'habitude, comme si la pluie était un tricot épais que nous ne pouvions enlever. Je m'endormais convain-

cue qu'au matin Ba viendrait me réveiller comme il l'avait toujours fait, sa voix me tirant de mon sommeil. Puis cette illusion s'est remplie d'absence, me faisant souffrir plus que tout ce qui était arrivé.

Les semaines ont passé, et 1989 a fondu dans 1990. Ma et moi soupions sur le canapé tous les soirs parce qu'il n'y avait pas de place sur la table. Les documents officiels de mon père – certificats de toutes sortes, déclarations de revenus – avaient déjà été classés, mais le fourbi persistait. Au fur et à mesure que Ma approfondissait sa fouille de l'appartement, d'autres bouts de papier faisaient surface : des partitions, quelques lettres que mon père avait écrites sans les poster (« *Pinson, je ne sais pas si cette lettre te parviendra, mais...* ») et encore d'autres carnets. En regardant ces objets s'accumuler, je me disais que ma mère s'attendait à ce que Ba se réincarne en feuille de papier. Ou peut-être qu'elle croyait, comme les anciens, que les mots inscrits sur une page étaient des talismans capables de nous protéger.

Presque chaque soir, Ma s'asseyait parmi eux, toujours dans ses vêtements de bureau.

Je m'efforçais de ne pas la déranger. Je restais dans le salon adjacent et j'entendais, de temps en temps, le bruit presque imperceptible des pages qu'elle tournait.

Le *qù* de sa respiration.

La pluie qui explosait et fouettait les fenêtres.

Nous étions suspendues dans le temps.

Encore et encore, le bus électrique numéro 29 passait avec un bruit de ferraille.

Je fantasmais des conversations. J'essayais d'imaginer Ba renaissant dans l'autre monde, s'achetant un nouveau journal intime, utilisant une autre devise et glissant la monnaie dans la poche d'un manteau neuf, un léger manteau de plumes, ou peut-être une cape en laine de chameau, un vêtement assez résistant pour le paradis et l'enfer.

Pendant ce temps, ma mère se changeait les idées en essayant de retracer les membres de la famille de mon père, où qu'ils fussent, pour leur dire que le fils, le frère ou l'oncle qu'ils avaient perdu de vue n'était plus de ce monde. Elle s'est mise à chercher le père adoptif de Ba, un homme qui vivait jadis à Shanghai, connu comme « le Professeur ». Il était le seul parent que Ba ait jamais évoqué. La recherche d'informations était lente et laborieuse : les courriels et Internet n'existaient pas à l'époque. Il était donc facile pour Ma d'envoyer une lettre, mais difficile d'obtenir une vraie réponse. Mon père avait quitté la Chine longtemps auparavant, et si le Professeur avait été encore vivant, il aurait été prodigieusement vieux.

Le Beijing de la télévision, avec ses funérailles et ses familles éplorées, avec ses tanks postés aux intersections, hérissés de fusils, était à des lustres du Beijing que mon père avait connu. Mais je me dis parfois qu'il n'était pas si différent, après tout.

Quelques mois plus tard, en mars 1990, ma mère m'a montré le *Livre des traces*. Elle était assise à la table ce soir-là, à sa place habituelle, et elle lisait. Dans sa main, le carnet long et étroit avait les proportions d'une porte miniature. ■